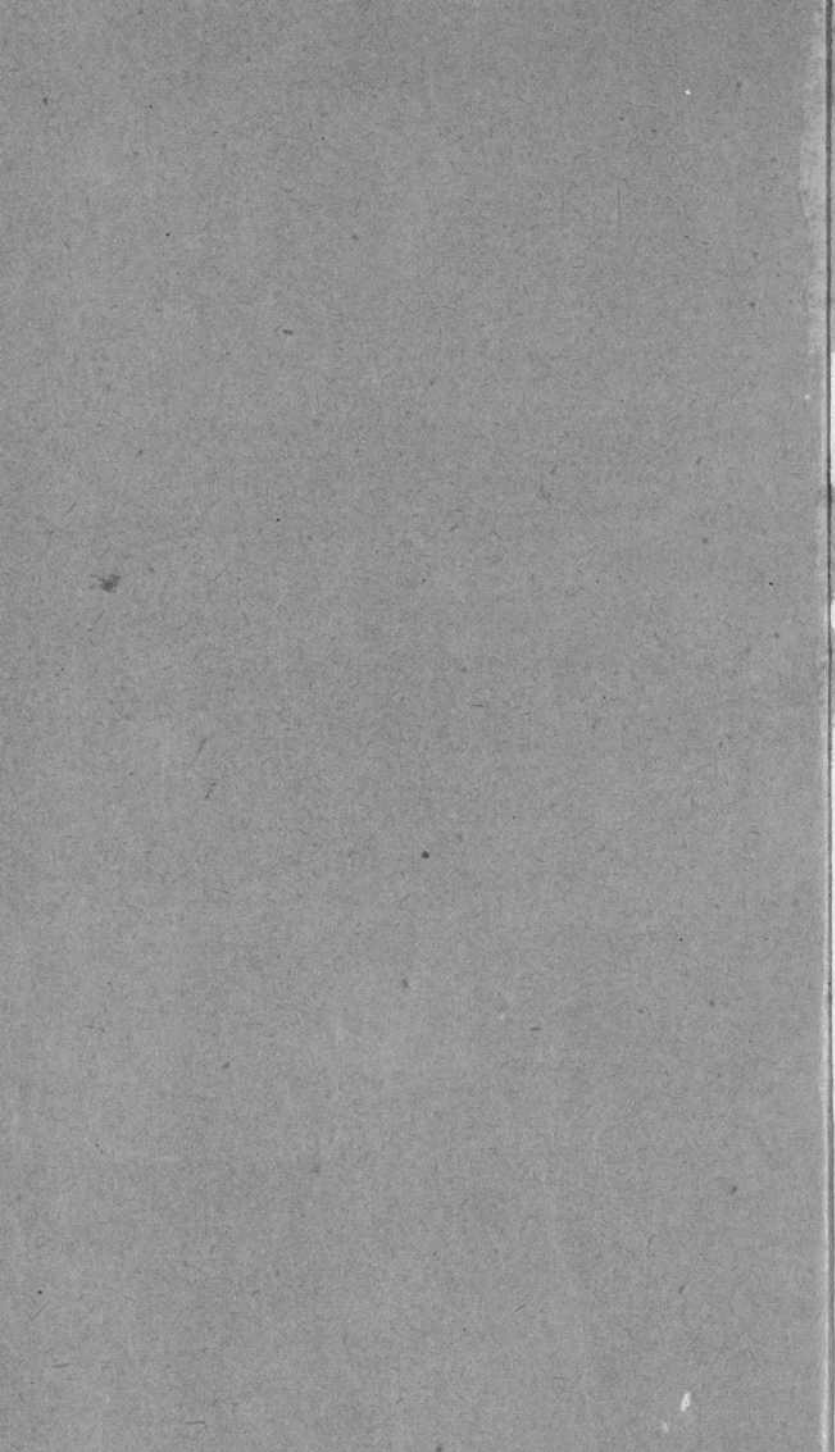


49.





R. P. HUBERT,
Carme déchaussé.

214

L'Œuvre de Sainte-Thérèse

OU

Le Carmel réformé,

sa fondation et son opportunité sociale.

CONFÉRENCE

DONNÉE à BRUXELLES

sous les Auspices du Cercle Catholique « l'Émulation »

A LA SALLE PATRIA

LE 4 MARS 1908



LIERRE

JOSEPH VAN IN & C^{ie},
IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
Grand'Place, 38.

BRUXELLES

ALBERT DEWIT,
LIBRAIRIE,
rue Royale, 53.

L'Œuvre de Sainte-Thérèse

OU

Le Carmel réformé

sa fondation et son opportunité sociale

CONFÉRENCE

DONNÉE à BRUXELLES

sous les Auspices du Cercle Catholique « l'Émulation »

A LA SALLE PATRIA

PAR

le R. P. HUBERT, DES CARMES DÉCHAUSSÉS.

4 MARS 1908



LIERRE

JOSEPH VAN IN & C^{ie},
IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
Grand'Place, 38.

BRUXELLES

ALBERT DEWIT,
LIBRAIRIE,
rue Royale, 53.

Cum permissu Superiorum.

IMPRIMATUR.

Mechliniæ, 26 Octobris 1908.

J. Thys, can.. lib. cens.

L'OEuvre de S^{te} Thérèse ou le Carmel réformé.

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est une belle pensée que celle qui a inspiré le comité du cercle catholique, l'Émulation.

Ces chrétiens se sont dit : « On attaque nos Ordres religieux ! De tous côtés, une immense conjuration, tramée dans l'ombre des loges maçonniques, se trahit aujourd'hui contre des hommes et des femmes, qui ont commis un crime énorme aux yeux de quelques sectaires : celui de se retirer du monde pour le sanctifier et le sauver. Eh bien, faisons venir ici, ces religieux et ces moines, laissons-les s'expliquer librement sur leur famille religieuse, qu'ils nous disent eux-mêmes d'où ils viennent et ce qu'ils veulent, quelles sont leurs gloires et quelle est leur opportunité ? »

Messieurs de l'Émulation, soyez félicités de cette pensée. Vous saviez que l'Église n'approuve, qu'à bon escient, ces grandes familles religieuses ; que, dans l'approbation donnée par elle à leurs statuts et à leurs règles, elle ne fait qu'user de son magistère infallible. Vous saviez aussi qu'aux jours sombres, quand le vent de la persécution se lève sur une portion de la catholicité, les premiers frappés, les premiers soldats

de la bonne cause sur qui se portent les premiers coups de l'ennemi, ce sont les Ordres religieux.

L'exemple de nos voisins du Sud en est la plus évidente démonstration. Quand la loi des Congrégations fut votée en France, quelques optimistes se flattaient de voir nos adversaires respecter au moins les Evêques et le clergé paroissial. Ils doivent reconnaître amèrement qu'ils se sont trompés. Après le moine, c'est le tour du prêtre séculier : on ne frappe le religieux que pour mieux atteindre le curé.

Ce soir, je viens, au nom de mon Ordre, apporter ma petite pierre au monument de défense religieuse que vous nous invitez à opposer à nos ennemis.

Vous me permettrez de vous parler en moine qui aime son Ordre, et en Belge, fier de ce nom, surtout, quand il voit l'histoire de son Ordre, mêlée à des souvenirs bien doux et bien glorieux pour notre chère Patrie.

Vous avez devant vous, Mesdames et Messieurs, un religieux du Carmel réformé par S^{te} Thérèse au XVI^e siècle, et pour nous distinguer de l'ancien Ordre du Carmel, on nous a appelés, Carmes déchaussés. A Bruxelles, dès notre installation par les Archiducs Albert et Isabelle, pour nous distinguer des Carmes de l'ancienne observance, le peuple nous appela petits Carmes, parce que notre manteau était plus court que celui des autres appelés pour cela même grands Carmes.

En Belgique, nous n'avons plus de Carmes de l'ancienne observance. Les Carmélites qui vivaient sous la Règle mitigée ont conservé leur seul couvent

de Vilvorde. Tous les autres carmels appartiennent à la Réforme de S^{te} Thérèse.

Pour saisir le but et l'opportunité d'un Ordre religieux, il faut remonter à ses débuts, dans la personne même du fondateur. Mes confrères des autres conférences, vous présenteront comme fondateur de leur Ordre, un homme. Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, j'ai à vous présenter une femme, mais une femme virile, une des gloires assurément de votre sexe, Mesdames, et dont vous avez le droit d'être fières.

C'est S^{te}-Thérèse.

Je vous la ferai connaître, je vous montrerai l'œuvre qu'elle a fondée et le pourquoi de cette œuvre.

Pour avoir, peut-être à vos yeux, moins d'éclat que d'autres Ordres, l'œuvre accomplie par la Débora des temps modernes, n'en a pas moins sa place au champ d'honneur où l'Église appelle ses grandes familles religieuses.

I.

Le 28 mars 1515, naissait à Avila, Thérèse de Ahumada, celle que l'Espagne catholique devait, un jour, acclamer comme l'une de ses gloires les plus pures.

Femme dans toute l'acception du mot, elle était fière de son pays, de son sexe et de ses parents.

Au reste, Avila n'était-elle pas la ville des chevaliers et des Saints? Femme, Thérèse n'était-elle pas une compatriote de ces héroïnes qui défendirent leur ville natale à la suite de Chimène Vlasquez, et ce, en l'absence de leurs maris?

Sa famille ne descendait-elle pas des rois de Castille et de Léon?

Mais ce dont elle se sentait fière surtout, c'était de l'héritage de vertus et de saints exemples que lui avaient légués un père chrétien de vieille roche et une mère modèle du dévouement maternel.

De sa race elle avait hérité cette âme avide d'idéal, généreuse jusqu'au sacrifice. Enfant, elle a lu avec son plus jeune frère, Rodrigue, le récit des souffrances et de la mort des martyrs. La pensée du bonheur réservé à ces héros de la foi, l'exalte, et la voilà déjà sur la route de Salamanque, pour aller chercher chez les Maures le martyr tant désiré. Heureusement un oncle rencontre les deux fugitifs et les ramène au foyer paternel. Rodrigue, le premier interrogé par les parents désolés, rejette tous les torts sur sa petite sœur. Celle-ci n'a qu'une parole pour expliquer sa fuite : « J'ai fui, parce que j'ai voulu voir Dieu et qu'on ne peut le voir sans mourir ! » Et savez-vous, Mesdames et Messieurs, quel âge avait cette petite héroïne ? Sept ans !

La mort de sa mère fut pour Thérèse, une vraie calamité. La passion de la lecture se développe en la jeune enfant. Elle se met à lire des romans. Ces romans, faut-il le dire, étaient bien différents de ceux d'aujourd'hui. Ils séduisirent quelque peu l'imagination de la petite Thérèse, qui se mit même à en écrire, paraît-il, toujours avec la collaboration de l'inséparable Rodrigue. Sa piété, elle l'avoue elle-même, subit une éclipse. Elle prit goût à la parure : avoir de belles mains, de beaux cheveux, des parfums exquis, voilà désormais son grand souci. Elle voulait, dit-elle,

paraître bien, n'épargnant à cet effet aucune de ces folles industries, pour lesquelles, à l'en croire, elle était fort ingénieuse.

La société de ses cousins et surtout d'une parente aux allures légères, vint mettre en péril, non pas sa pureté mais son angélique piété. « Je dois à la vérité ce témoignage, écrit-elle, que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui aurait pu flétrir l'innocence. » Ce ralentissement dans sa ferveur naïve dura trois mois.

Placée comme pensionnaire au couvent des Augustines d'Avila, Thérèse y retrouva sa première ferveur et entendit les premiers appels à la vie religieuse. Elle y rencontra une de ces femmes dont les sages conseils et les directions énergiques ont sur une vie une portée décisive. Thérèse aimait à entendre parler de Dieu. Mais ne l'oubliez pas, car elle avait une âme d'artiste, elle aimait entendre parler de Dieu avec solidité et élégance. Elle eut le bonheur de rencontrer en Marie Bricenno, sa maîtresse préférée, un jugement exquis joint à la grâce de bien dire. Les entretiens qu'elle eut avec cette nature privilégiée réveillèrent les flammes de l'amour divin en Thérèse, qui avouera plus tard avoir besoin de toute sa charité, pour supporter un mauvais prédicateur.

Une maladie grave lui fait quitter le pensionnat. Mais les soins de sa sœur Marie lui procurent bientôt une heureuse convalescence.

Rentrée en famille, l'appel de Dieu se fait sentir plus fortement que par le passé. La lecture des Epîtres de S^t Jérôme la confirme dans sa vocation. Thérèse sera Carmélite.

Cette décision de la fière Castellane n'était pas précisément un coup de foudre. Elle fut mûrement pesée. Celle en qui elle avait germé, ne se donnait pas à la vie religieuse par impressionnabilité. Luther, ce moine apostat, n'était entré en religion que parce qu'il désespérait de lui-même (1). Thérèse, au contraire, avait tout ce qu'il fallait pour briller dans le monde. Intelligente, elle pouvait aspirer, comme le déclare Henry Joly, à devenir par la seule grâce de son style, l'une des gloires de son époque et l'un de ses écrivains les plus vantés. Et, de fait, n'est-elle pas, à cet égard, un joyau de son siècle?

Au témoignage de ses contemporains, Thérèse était belle. Lorsqu'un de nos premiers frères convers entreprit de faire son portrait et qu'on le lui mit sous les yeux, elle ne put s'empêcher de dire : « Dieu vous pardonne, frère Jean, de m'avoir faite si laide ! »

Et malgré tout, à vingt ans, elle vient frapper au monastère des Carmélites de l'Incarnation, dans sa ville natale. Son cœur, elle le dit elle-même, faillit se rompre en sortant de la maison paternelle. Mais Thérèse était une femme d'un courage viril : la suite le démontrera.

Les ennemis de la vie religieuse jettent, de temps à autre dans la circulation, un préjugé comme celui-ci : la vie religieuse amoindrit l'homme, elle déprime les talents et les dons naturels.

Erreur ! au cloître, Thérèse va, non pas ensevelir les dons exquis qui font le charme de sa personnalité,

(1) Jurgens, T. I. p. 522.

mais les développer et les consacrer dans une vie toute en Dieu et pour Dieu.

Il y aura encore dans la vie monastique de Thérèse quelques moments d'hésitation. Thérèse attirait les âmes par sa conversation pleine de charme et de bon sens. On aimait de s'entretenir avec elle. Le carmel d'Avila n'avait pas la clôture rigoureuse qu'ont aujourd'hui les carmels réformés. De là des abus : sans compter que le monastère abritait 180 religieuses. Or, dit spirituellement Thérèse, rien n'est plus difficile que de tenir rassemblées un grand nombre de femmes. Elle s'en souviendra à l'heure où elle fondera les carmels de sa Réforme.

Mais après quelques jours d'une tiédeur occasionnée par la perte du temps, Thérèse se ressaisit, et, bientôt, elle monte tous les échelons de la vie intérieure.

On l'a représentée dans certains milieux, comme une exaltée, une névrosée. Rien de plus faux. « Je ne suis pas, disait-elle, une faiseuse de signes de croix. (Vie, VI.). Jamais, je n'ai aimé, ni pu souffrir certaines dévotions, où entrent, je ne sais quelles cérémonies dans lesquelles les femmes, en particulier, trouvent un attrait qui les trompe. »

Sa piété n'avait rien de revêche : « Des noirs dévots, délivrez-nous Seigneur », tel était son mot familier.

Durant à peu près vingt-cinq ans, la vie de Thérèse au monastère de l'Incarnation fut une vie de Sainte. Dieu la favorisa de dons surnaturels. Les ouvrages de mystique que sa plume inspirée nous a laissés, attestent et son pratique génie et surtout sa

parfaite connaissance des merveilleuses opérations de la grâce en son âme. L'Église, elle-même, s'appuie sur la doctrine de cette femme pour discuter les révélations et les visions des serviteurs de Dieu, pour qui l'on demande les honneurs des autels. Bossuet l'a citée en témoignage contre Fénelon. Malebranche la déclare son inspiratrice. Le protestant Leibnitz dans une lettre à Morelli, en 1696, affirme que les idées de S^{te} Thérèse lui ont été d'une grande utilité dans ses recherches philosophiques.

Voilà, Mesdames et Messieurs, la femme que Dieu suscita, comme une nouvelle Débora, c'est l'expression de Grégoire XV, qui la canonisa, pour l'opposer à Luther et en faire la réformatrice du Carmel. Il lui avait donné à peu près les mêmes dons qu'au moine prévaricateur. Comme Luther, Thérèse était douée d'une intelligence supérieure, d'une imagination puissante, d'un cœur ardent. Luther a voulu réformer, mais a tout détruit. Thérèse sera réformatrice au vrai sens du mot. Elle donnera à l'Église des filles s'immolant pour la cause de Dieu, et des fils appelés à renforcer le bataillon des défenseurs de la vieille unité catholique. C'est à ce travail de réforme salutaire que je vais vous faire assister. Je devrai tout d'abord vous exposer brièvement la situation où se trouvait l'Église au moment où Thérèse allait entrer en lice.

II.

Victorieuse après trois siècles de martyre, l'Église du Christ avait, pendant douze cents ans, gouverné le monde par la toute puissance de la Croix. Les

barbares étaient bien venus, inondant de leurs pillages les parties de l'empire romain conquises à la domination chrétienne par les pionniers de l'Évangile.

Mais Dieu avait appelé les moines, et par eux, non seulement les barbares avaient été vaincus, mais l'Église en avait fait des chrétiens, leur avait donné ses lois, et les avait tous réunis dans cette grande confédération, qu'on appelait la société chrétienne. Au moyen âge, Mesdames et Messieurs, le Christ était devenu le Roi de l'univers ! Mais lorsqu'en 1517, Luther jeta, pour la première fois, au monde agité, le cri de réforme, les moines n'étaient plus là, c'est-à-dire, ceux des époques de ferveur, de sainteté et de zèle. Avec les usurpations des princes dans le domaine religieux et ecclésiastique, avec l'avidité des grandes familles, le relâchement s'était introduit dans le cloître et dans le sanctuaire. Le cloître, ayant perdu son énergie native dans des abus qu'il serait inutile de nier, perdit, par conséquent, toute influence salutaire. Les laïques, princes et nobles, voulaient être les maîtres de l'Église. Ils disposaient pour leurs fils des évêchés et des abbayes. Les intrus, envahissant le bercail du Christ, sans vocation, mais avec tous leurs vices, n'avaient pas le zèle des fonctions sacrées, auxquelles Dieu ne les avait pas appelés. Aussi troublèrent-ils l'ordre et la paix des monastères par une vie scandaleuse, dont les biens d'Église supportaient tous les frais.

Contre ces abus et ces excès, une réaction s'opéra dans les âmes. Le mot de réforme était déjà dans tous les cœurs, quand Luther le jeta dans les masses.

Et l'Ordre antique du Carmel n'avait pas échappé lui-même à de si funestes ambiances.

D'où venait cet Ordre? Qu'était-il avant S^{te} Thérèse? Quelques mots à ce sujet vous intéresseront à coup sûr et vous démontreront l'opportunité de l'œuvre de S^{te} Thérèse.

L'histoire sacrée raconte comment Elie, pour démontrer l'imposture des prêtres de Baal, durant une grande sécheresse envoyée par Dieu pour punir Israël, avait fait une proposition étrange aux adorateurs des faux dieux. Sur le versant du Carmel, il avait proposé aux 450 prêtres de Baal d'élever un autel et d'y déposer des holocaustes. Lui, Elie, de son côté élèverait un autel au vrai Dieu et y déposerait des victimes. L'autel sur lequel le feu du ciel consumerait les offrandes attesterait qui, de Baal ou de Jéhova, était le vrai Dieu. Le feu du ciel avait décidé, dans ce duel mémorable, pour le Dieu d'Elie.

Après un châtement-exemplaire infligé aux imposteurs, le Prophète était remonté sur le Carmel, et là, il implorait pour Israël la fin de la sécheresse, qui le désolait depuis trois ans. Pendant sa prière, Elie avait envoyé six fois son serviteur regarder du côté de la mer, s'il n'apercevait pas la nuée qui mettrait fin à la sécheresse. A la septième fois, tous deux virent s'élever une petite nuée, grande, dit l'Écriture, comme la plante d'un pied d'homme. C'était le salut pour Israël.

Mais au témoignage des Pères et des commentateurs de l'Écriture, Elie eut la douce vision de celle qui un jour ferait pleuvoir le Juste, c'est-à-dire de Marie Immaculée, de la future Mère de Dieu.

Elie, pour l'honorer, réunit des disciples sur les hauteurs du Carmel, dans ces grottes mystérieuses, qui existent encore aujourd'hui et qui sont visitées avec respect, par les musulmans comme par les chrétiens. C'est là que se réunissait ce qu'on appelait l'école des prophètes. Les disciples d'Elie, dit l'Église dans sa liturgie, descendirent de la sainte montagne au lendemain de la Pentecôte, embrassèrent le Christianisme, et honorèrent alors d'un culte particulier la très-sainte Mère de Dieu. A eux l'insigne honneur d'avoir élevé, sur les hauteurs du Carmel, la première église dédiée à Marie.

Cette tradition, déclarée respectable par Suarez, admise par Sanchez, Bellarmin et Baronius; défendue contre certains critiques par des auteurs étrangers à notre Ordre, dont une vingtaine de Bénédictins, autant de Dominicains et de Franciscains et une soixantaine de Jésuites, a été admise par l'Église elle-même, puisque la statue d'Elie se trouve à Rome dans l'église de S^t Pierre, parmi celles des fondateurs d'ordres religieux, avec cette inscription donnée par le Pape Benoit XIII, le 26 juin 1725 : « UNIVERSUS ORDO CARMELITARUM FUNDATORI SUO ELIAE PROPHETAE EREXIT. (Unanimement l'Ordre des Carmes a érigé cette statue au S^t Prophète Elie, son Fondateur.)

Je ne discuterai pas, Mesdames et Messieurs, l'opinion des historiens modernes et contemporains, qui ne voient là qu'une légende. Cela nous entrainerait trop loin. Mais voici qui suffit : Pour plaire à quelques-uns, je n'ai pas le droit de déchirer d'un geste, cette page glorieuse de nos annales monastiques. Ces traditions prophétiques sont conservées dans notre

Ordre depuis qu'il existe, et hardiment je défie nos contradicteurs de nommer celui qui les y a introduites. Un Ordre religieux est quelque chose de sérieux dans l'Église : ce qui se passe dans son sein est observé et pieusement enregistré. Que l'on interroge donc l'histoire et que l'on nous réponde. Si l'on nous refuse Elie pour Père et pour Patriarche, qu'on nous nomme notre véritable fondateur, car à coup sûr, nous en avons un, et il serait par trop puéril de penser que la famille qu'il aurait fondée, aurait oublié même son nom!

Sans doute, nous ne prétendons pas qu'Elie ait organisé notre Ordre avec les constitutions et les règles telles que nous les avons. Mais il forma le noyau, le germe de cet Ordre.

A l'époque des Croisades, quelques chevaliers étant venus se joindre aux ermites du Carmel pour partager leur genre de vie, il y eut certainement controverse entre les moines orientaux qui tenaient à leurs coutumes et les occidentaux qui voulaient faire prévaloir les usages monastiques de l'Europe. Alors les solitaires du Carmel, ayant à leur tête S^t Brocard, s'adressèrent à S^t Albert, patriarche de Jérusalem et légat du S^t Siège, pour obtenir de lui une règle écrite. Le patriarche obtempéra à leur désir. Il leur donna cette règle primitive qui commence par ces mots : Albert, par la grâce de Dieu, patriarche de Jérusalem, à ses chers fils, Brocard et autres frères ermites, vivant près la fontaine d'Elie au Mont-Carmel.... Cette règle détermine l'élection des supérieurs, les vœux, qui autrefois se résumaient dans le seul vœu d'obéissance, le maigre absolu et quotidien, le jeûne

depuis la fête de l'Exaltation de la S^{te} Croix jusqu'à Pâques, la récitation de l'Office divin en commun, la retraite en cellule lorsqu'on n'est pas employé ailleurs, la loi du silence, la pauvreté religieuse, et l'obéissance aux supérieurs.

Chassés du Carmel par les Sarrasins qui voyaient en eux leurs plus redoutables adversaires, les Carmes crurent le moment venu de transporter l'Ordre de Marie en Europe.

Mais là, ils furent le sujet de nouvelles controverses. Le Pape Honorius III était sur le point de les supprimer, quand — c'est l'Église qui parle dans sa liturgie — la Vierge lui apparut et lui ordonna de protéger son Ordre contre ses contradicteurs. Une bulle d'Honorius en date du 30 janvier 1226, (Bul. magn. rom. t. I. p. 97) fut la conséquence de cette miraculeuse apparition. Cette bulle reconnaissait l'existence des Carmes.

Sur ces entrefaites, l'Ordre avait élu pour prieur-général, S^t Simon Stock. En 1245 le Carmel fut placé au nombre des Ordres mendiants. Deux ans plus tard, le 4 octobre 1247, Innocent IV approuva les nouvelles constitutions du Carmel dans une bulle où il intéressait, en faveur des Carmes, l'univers catholique.

Malgré ces faveurs du Pontife Romain, les ennemis du Carmel ne désarmaient pas, et vous savez qu'au moyen-âge on n'était pas toujours tendre dans certaines disputes. Simon Stock ne put s'empêcher de trembler pour l'avenir de sa famille religieuse. Il suppliait la Sainte Vierge de venir au secours de l'Ordre qui se réclamait d'elle. Marie entendit cette prière filiale. Elle apparut au saint prieur-général, en 1251, tenant

dans ses mains le scapulaire et lui disant : « Reçois, mon très cher fils, ce scapulaire de ton Ordre, comme un signe de ma confraternité. Celui qui mourra revêtu de cet habit ne souffrira pas des flammes éternelles. C'est un signe de salut, une sauvegarde dans les périls, un gage de paix et d'éternelle alliance ! »

Fort de cette protection, soutenu par Innocent IV, qui avait approuvé solennellement la Règle de S^t Albert, avec quelques légères modifications, le 1 septembre 1248, S^t Simon Stock travailla de toutes ses forces à l'extension de son Ordre. En 1259 il fonda le monastère de Louvain.

Aidé généreusement par S^t Louis, Roi de France, il propagea son Ordre dans le royaume très chrétien. Puis, revenu dans les Pays-Bas, il fonda successivement les couvents de Bruxelles, Liège, Malines, Gand, Utrecht, Anvers. Prédicateur de toute première valeur, et en même temps brillant écrivain, chargé d'œuvres et de mérites, il rend sa belle âme à Dieu, le 16 mai 1265, au couvent de Bordeaux.

L'ancien Carmel était arrivé à sa splendeur. Les abus commenceront bientôt. Ne croyez pas, Mesdames et Messieurs, qu'il soit question de scandales. Du relâchement au scandale, il y a grande distance.

Deux causes introduisirent le relâchement chez nos anciens Pères : d'abord la peste qu'on appelait alors peste noire ou *mal des ardents*, et qui affaiblit les plus robustes constitutions. Ensuite le schisme d'Occident. La faiblesse corporelle et le besoin de parler des évènements si graves qui désolaient la chrétienté rendirent la solitude intolérable, et impossibles les austérités prescrites par les lois de jadis.

Sur la demande du général de l'ordre, Eugène IV, le 15 février 1431, permit l'usage de la viande trois fois la semaine, et autorisa pour les religieux, une retraite moins absolue en dehors des exercices conventuels.

Cette mitigation ne fut pas de longue durée, car bientôt nous voyons le B. Jean Soreth, à la tête de l'ordre en 1452, s'efforcer d'établir une réforme. A Gueldre, une communauté de Béguines ayant demandé la règle et l'habit du Carmel, le Bienheureux les leur accorda et en fit la première communauté de Carmélites régulièrement constituées. Il prêcha plusieurs fois à Liège, ville pour laquelle il avait une prédilection marquée, et en 1468, les soldats du Téméraire ayant saccagé la ville des princes-évêques, et profané les saintes Espèces, Jean Soreth se jeta au milieu des soudards pour défendre, au péril de sa vie, le Très Saint-Sacrement.

III.

Les choses en étaient là, à l'apparition du protestantisme.

Luther allait bientôt faire entendre sa grande voix, son cri de révolution, et l'Église allait voir surgir des soldats nouveaux pour la défendre contre les tentatives impies de l'apostat.

Né à Eisleben, le 10 novembre 1483, Luther passa son enfance dans la misère et la contrainte. Son père, fermier en Thuringe, avait été obligé de quitter le pays, abandonnant toute sa fortune, parce

que — telle fut la rumeur publique — dans un accès de colère, il avait tué avec le mors de son cheval, un pâtre attaché à son service. (*Geschichtliche Notizen über Martin Luther's*; Wittemberg, 1867.)

En 1500, une dame riche, l'ayant pris sous sa protection, le fit étudier et il entra bientôt à l'université d'Erfurt. En 1505, la mort d'un de ses amis tué en duel, l'ébranla jusqu'au fond de son être. La même année, un orage mit sa vie en danger. Sous l'impressionnabilité de sa nature exaltée, Luther fit vœu d'entrer au couvent et revêtit l'habit des Ermites de S' Augustin. Esprit inquiet et scrupuleux, il oublia, que, seule, l'obéissance donne la paix. Il se singularisa par des pénitences excessives. De l'exagération, il tomba dans le travers opposé.

En 1512, créé docteur en théologie, il nie l'efficacité de la pénitence, la liberté humaine, et il déclare que la foi seule dans les mérites de Jésus-Christ sauve le chrétien.

En 1517, pour une querelle d'indulgences, il lève l'étendard de la révolte. En 1520, il est condamné par l'Église. En 1525, il consomme son apostasie par un mariage sacrilège avec Catherine de Bora, religieuse enlevée à la vie du cloître.

Dans sa révolte, Luther entraîne les princes d'Allemagne, les mauvais prêtres et les religieux relâchés. La doctrine de l'apostat ne répondait que trop bien à toutes leurs basses aspirations : plus de pénitence, plus de mortification, plus de vie intérieure, plus de sainte floraison de chasteté, la foi seule suffit pour être sauvé. Les conseils évangéliques sont des mythes!

Pour lutter contre la nouvelle hérésie, l'Église catholique verra surgir des héros. Consultez, Mesdames et Messieurs, l'histoire du siècle de la Réforme : l'Église vit-elle jamais à d'autres âges, une plus brillante floraison de Saints et de Bienheureux ?

Parmi ces héros, je me plais à saluer S^t Ignace de Loyola et l'illustre Compagnie de Jésus, destinée à combattre l'erreur protestante sur le triple terrain de l'éducation de la jeunesse, de l'enseignement théologique et des missions catholiques. Vous constaterez, Mesdames et Messieurs, comment cette illustre compagnie a rempli son rôle avec une endurance et une fidélité admirables.

Chaque ordre religieux vient à son heure et à son opportunité spéciale, son but assigné dans l'œuvre de défense catholique.

Dieu allait humilier d'une façon spéciale le moine apostat qui avait trouvé trop lourd le doux fardeau des observances monastiques et des vertus évangéliques.

IV.

S^{te} Thérèse avait environ quarante six ans, quand elle éprouva dans sa vie intérieure, deux secousses qui allaient décider de son nouvel apostolat.

La première fut une vision de l'enfer. A la vue de tant d'âmes s'y précipitant volontairement, son cœur s'émeut. La seconde fut le spectacle des désastres et des envahissements de l'hérésie luthérienne. C'est en pleurant et en frémissant que son âme chevaleresque et son cœur d'Avilaise belliqueuse songent à la multitude d'âmes tombées des mains de

l'hérésiarque dans celle du prince des ténèbres. « Pour combattre un si grand péril, disait-elle, il faudrait à l'Eglise de Dieu, une armée prête à mourir et à ne se laisser vaincre jamais. Il faut des docteurs et des apôtres qui désabusent et éclairent les peuples : il faut aussi des légions de femmes qui s'immolent, soutiennent comme Moïse les bataillons de prêtres, par toute l'ardeur de leurs prières et toute la force de leurs austérités. »

Mais Thérèse est une femme. Comment, sans sortir du rôle assigné à son sexe, exécutera-t-elle les desseins de la Providence qui va faire d'elle, selon le mot d'Edgar Quinet, la véritable adversaire de la Réforme⁽¹⁾? Femme, elle commence par les femmes.

L'hérésie veut dénaturer l'Évangile par des interprétations arbitraires. Sur ce terrain elle rencontrera les Jésuites, et elle saura à qui parler. Mais elle nie encore la nécessité de la pénitence, l'utilité de la prière et de la mortification; elle veut réduire la vie chrétienne à un minimum incompatible avec les conseils de perfection donnés par Jésus-Christ dans son Évangile.

Thérèse, la nouvelle Débora, comme l'a surnommée Grégoire XV, appellera à elle des âmes innocentes. Ce ne sera pas une légion, mais une élite. Tandis que Luther et ses pareils courent au mariage, ces femmes se dresseront devant eux avec l'auréole de leur inaltérable pureté. Tandis que ces moines et ces prêtres déserteurs ont aboli le jeûne et les pratiques de la pénitence, ils verront les membres de la phalange

(1) De la renaiss. de l'Europe mérid.; Cours au coll. de France.

thérésienne vouer leur vie aux macérations, la sanctifiant par de sévères abstinences et de rudes disciplines. La Réforme de Luther est un retour à la vie de la chair; la Réforme de S^{te} Thérèse est un retour à la vie de l'esprit, à celle qui se consume tout entière dans l'exercice d'une oraison continuelle et dans les ardeurs d'une sainte charité.

En la fête de N. D. du Mont-Carmel, la Sainte s'était jointe à quelques amies, après les cérémonies du jour, pour se communiquer leurs impressions. Une des parentes de Thérèse parla d'une fondation plus austère que le carmel de l'Incarnation, où un petit nombre seulement de religieuses vivraient d'une vie plus parfaite, en reprenant la Règle primitive. Ce fut un trait de lumière pour la future Réformatrice.

Elle mûrit son projet dans la réflexion et la prière. Approuvée et encouragée par S^t Pierre d'Alcantara, avec l'autorisation de Pie IV, Thérèse l'exécuta. Une petite maison fut achetée à Avila. Le 24 août 1562, quatre jeunes filles, orphelines et sans fortune, furent conduites par notre Sainte dans le nouveau monastère. Ce jour-là, le noble rejeton des rois de Castille et de Léon changeait son nom de Thérèse de Ahumada, en celui de Thérèse de Jésus. La Réforme était commencée, et le nouveau monastère constitué sous le patronage de S^t Joseph.

Une véritable émeute éclata, lorsqu'Avila apprit la fondation du nouveau monastère. La Sainte est dénoncée aux magistrats. Chose étrange, ses anciens conseillers l'ont abandonnée. Pendant six longs mois que dure l'épreuve et que la calomnie ne lui est pas épargnée, que fait Thérèse? Elle prie, elle s'appuie

sur Dieu seul. Un jeune Dominicain, le P. Dominique Banèz, touché des vertus des nouvelles carmélites, prend publiquement la défense de la Sainte et de son œuvre. Ce fut le salut pour la Réforme du Carmel, déjà à deux doigts de sa perte. Et Thérèse, âme naturellement reconnaissante, conservera un souvenir ému pour les fils de S^t Dominique, souvenir qui débordera un jour, quand elle signera une de ses lettres : « Thérèse de Jésus, passionnément Dominicaine. »

Bientôt plusieurs villes d'Espagne réclament de la Mère Thérèse une série de fondations. La Sainte s'efforça, dans la mesure du possible, d'obtempérer aux vœux des Grands d'Espagne et des populations qui l'appelaient, elle et ses filles.

Mais la Réformatrice, avec son génie, admiré par le protestant Leibnitz, a pensé, que pour durer, cette Réforme devait être greffée sur un tronc vigoureux. Pour que ses filles puissent garder l'esprit de la fondation, il faudra qu'elles s'appuient sur la direction de religieux suivant la même Règle. Cette pensée allait permettre à Thérèse d'édifier la plus grande œuvre de son temps : la Réforme des religieux du Carmel.

Elle obtint de ses supérieurs les autorisations nécessaires. Dieu lui donna deux collaborateurs dans cette entreprise, assurément hardie pour une femme : le P. Antoine, et un jeune religieux qui sera plus tard S^t Jean de la Croix et que la Réformatrice appellera son petit saint. Le premier couvent de cette réforme fut fondé à Durvelo. Le 30 octobre 1568, au front immaculé de l'Église, sur son diadème divin, étincelait un nouveau rayon. Thérèse, après avoir donné à l'Église attaquée par Luther, des âmes qui la

consoleraient des défections de ses fils, lui donnait encore une phalange de prêtres, qui rappelleront aux peuples la nécessité de travailler, dans l'apostolat quotidien, à former en soi la vie intérieure, source de tout apostolat fécond. Cette phalange de prêtres imiteront plus particulièrement la vie terrestre du Sauveur Jésus : les années de la vie cachée de Nazareth, par la vie contemplative, et la vie publique, par l'apostolat de la parole et du confessionnal. Malgré des difficultés sans cesse renaissantes, Thérèse eut la gloire de fonder avant sa mort 18 couvents de femmes, et 14 couvents d'hommes.

V.

Je dois, Mesdames et Messieurs, entrouvrir la porte de ces monastères, pour vous donner une idée de la vie religieuse qu'on y mène et en tirer des déductions propres à vous montrer l'opportunité religieuse et sociale de ces maisons.

Dans les monastères de femmes, des jeunes filles d'illustre naissance, ayant connu toutes les délices de la vie y viennent mener une existence presque immatérielle. Le monde, elles ne le verront plus qu'à travers les grilles sombres de leurs parloirs. Leur vie se passe dans l'oraison, dans le chant de l'office divin, dans le travail des mains. Le maigre quotidien, le jeûne pendant huit mois de l'année, la vie en cellule : voilà le lot qu'elles ont préféré aux sourires et aux joies factices du monde.

Je le sais bien, Mesdames et Messieurs, notre siècle qui n'aime que ce qui le touche directement,

qui ne s'arrête qu'à l'extérieur, à l'utilité immédiate et tangible, se demande : à quoi bon ces femmes? Mais ce sont des vies inutiles, clament les sectaires qui nous entourent! Et les catholiques impressionnés sont bien près de dire que c'est vraisemblable.

Que font ces femmes? Elles prient. Croyez-vous que la vie usée à la prière soit une vie inutilement employée? Vous ne les admireriez pas, ces femmes, quand elles prient? Est-ce que leur temps est moins bien employé, par ces femmes qui prient, que par celles qui passent leur vie à des futilités, pour ne pas dire à autre chose? « Si ces femmes, disait Voltaire lui-même, en parlant des contemplatives, si ces femmes ne font pas autre chose que de chanter au chœur, elles passent tout aussi bien leur temps que celles qui jamais ne chantent ou qui chantent au théâtre. » (Essai sur les mœurs.)

Mais avez-vous oublié, Mesdames et Messieurs, que dans l'Église catholique il y a un dogme bien consolant : la communion des saints? Ce dogme relie la terre au ciel. Il est le lien mystérieux qui unit l'Église triomphante, l'Église souffrante, l'Église militante, ainsi que les différents membres de chacune de ces Églises, qui ne sont après tout qu'une et seule même famille, la grande famille du Christ. Avez-vous oublié que s'il se fût trouvé dix justes à Sodome, Sodome eut été épargnée du fléau que les crimes de ses habitants avaient justement mérité du Ciel irrité? Eh bien, la prière de ces femmes n'a pas d'autre but. « Elles sont ⁽¹⁾, dit Huysmans, les paratonnerres de

(1) En route.

la société. Tandis que le monde jouit, s'amuse, outrage Dieu, la Carmélite expie et demande grâce. »

Au reste, je vous dirai, avec Mgr Dupanloup : « S'il n'y a plus d'hommes pour sauver le monde, il y a encore des Carmélites et des enfants : oui, on peut sauver le monde avec des Carmélites qui prient et des enfants qui s'élèvent comme il faut, pour devenir des hommes. » (1)

C'est cette utilité de la réparation et de l'immolation pour autrui, professées par les filles de S^{te} Thérèse, qu'avaient si bien compris les Archiducs Albert et Isabelle, quand, en 1607, ils appelèrent à Bruxelles ces mêmes filles de S^{te} Thérèse et leur bâtirent de leurs deniers le couvent, aujourd'hui disparu, situé à deux pas de leur palais. C'est à la vénérable Mère Anne de S^t Barthélémy que l'Archiduchesse attribuait la délivrance d'Anvers. Du reste on disait de cette ancienne compagne de S^{te} Thérèse, que, lorsqu'elle était quelque part, on n'avait rien à craindre. Il y a plus :

Auprès de nous, catholiques pratiquants, ces filles de S^{te} Thérèse remplissent un véritable apostolat, que j'appellerai familial. Par le seul contact de leur amour épuré, elles maintiennent la ferveur dans leurs familles, noyau choisi de l'Église du Christ. Un exemple, entre mille, le fera mieux comprendre. Heureux parents qui avez donné l'une ou l'autre de vos filles à ces cloîtres, hésitez-vous à observer les petites abstinences quadragésimales prescrites par l'Église, quand vous savez que des enfants, nées de votre chair, s'imposent de rudes privations?

(1) Panég. de la B^e Marie des Anges.

Thérèse, aux débuts du protestantisme, avait dit qu'il fallait à l'Église une légion de prêtres pour éclairer et désabuser les peuples. Quand elle eut entrepris la réforme des carmels de femmes, cette pensée lui fit entreprendre la réforme des carmels d'hommes.

La vie des fils de S^{te} Thérèse est soumise à la même Règle que celle de leurs sœurs, car Carmes et Carmélites ne forment qu'un seul et même Ordre. Comme leurs sœurs, les Carmes sont astreints à l'abstinence toujours, et au jeûne depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques. Comme elles encore, ils récitent en chœur l'office divin et consacrent deux heures chaque jour à l'oraison mentale.

Mais, prêtres, faisant partie des quatre grands Ordres mendiants, ils devront compenser en aumônes spirituelles les aumônes que les fidèles leur donnent pour leur subsistance. Dès lors, pour eux, un devoir spécial s'impose : l'apostolat.

Mais il y a tant d'Ordres qui ont l'apostolat pour but, me direz-vous. C'est vrai, mais sont-ils trop nombreux? Croyez-vous que l'Église n'ait pas besoin de toutes ces milices religieuses?

Au surplus, l'apostolat des fils de S^{te} Thérèse est tout spécial. Il est fondé, avant tout, sur une forte culture de vie intérieure. Leur vie est une vie mixte : elle unit la contemplation et l'action. Les autres Ordres sont ou plus spécialement actifs, ou plus spécialement contemplatifs.

Le nôtre ne va à l'action qu'en second lieu. Cependant cette vie active lui est obligatoire. Elle répond au vœu de S^{te} Thérèse qui aurait voulu se

consacrer au salut des âmes. « La soif du salut des âmes, a-t-elle dit, est l'attrait que Notre Seigneur m'a donné. » (Fond.)

Aussi voyons-nous S^t Jean de la Croix, formé par S^{te} Thérèse, passer de longues heures en oraison, et puis sortir de son pauvre carmel de Durvelo, pour évangéliser les populations d'alentour. Après lui, le P. Jérôme-Gratien, celui de ses fils qui fut le plus aimé par la grande Réformatrice, s'adonne, lui aussi, à l'apostolat, et non sans succès, dans les différentes villes de la Castille et de l'Andalousie. Thérèse se disait fière des succès oratoires de ce père, le premier Provincial de sa réforme qu'elle appelait familièrement son père et son fils.

Chaque Ordre, Mesdames et Messieurs, a sa mission spéciale dans l'Eglise ; chacun rappelle, par son genre de vie, l'un des caractères, l'une des phases de la vie du Christ. L'ordre de S^t François retrace sous les yeux des fidèles sa pauvreté, celui de S^t Benoit son sacrifice, la Compagnie de Jésus son zèle. Le nôtre a pour mission spéciale de retracer l'ensemble de sa vie de prière et d'apostolat.

Luther, dans ses grandes études, avait oublié le principe de la vie surnaturelle : l'intimité avec Dieu. Il avouait lui-même qu'il était entré en religion, parce qu'il désespérait de lui, Dieu lui apparaissait comme un juge sévère, il avait oublié que ce Dieu était surtout un Père. Il avait réellement peur de Dieu. Ses pénitences exagérées ne lui donnant pas la paix qu'il cherchait, il finit par se nier à lui-même toute efficacité de la prière mentale et de la mortification chrétiennes. Les fils de S^{te} Thérèse rappelleront, par leur

genre de vie et par leur ministère, la vraie doctrine de l'Église : l'union de la prière et de l'action.

Et à cette mission, il faut le reconnaître, ils n'ont point failli.

Ils ont donné à l'Église ces savants qui ont illustré la fameuse université de Salamanque. Ce sont en effet des Carmes déchaussés, cette pléiade d'écrivains appelés « Salmanticenses » qui ont laissé cette monumentale explication des œuvres de S^t Thomas d'Aquin. Leur autorité est si grande qu'on les place parmi les princes de la science théologique.

C'étaient des fils de S^{te} Thérèse encore, ces premiers religieux qui, peu après la mort de leur S^{te} Mère, évangélisaient le Congo et la Guinée. Ce sont eux encore, à qui le Pape Clément VIII confia la surintendance des missions de la Propagation de la Foi. Fidèles à l'esprit de la Réformatrice, ils rayonnèrent chez les infidèles, poursuivant leurs travaux de conquête jusqu'au cœur de la Perse et de l'Hindoustan. Aujourd'hui encore, nos Pères évangélisent le Malabar, la Syrie, la Mésopotamie, les Antilles, et la Perse où ils viennent de rentrer. Plusieurs d'entre eux sont évêques : et l'ordre a fondé lui-même dans les diocèses de Quilon et de Vérapoly des séminaires indigènes de différents rites qui ont déjà donné des évêques indigènes.

En Belgique, ce furent les archiducs Albert et Isabelle qui nous appelèrent, ainsi que nos Sœurs Carmélites. Le P. Thomas de Jésus fonda le couvent de Bruxelles en 1610. Le couvent d'alors, supprimé à la Révolution française, servit longtemps de prison, à l'emplacement occupé aujourd'hui par la caserne des

Grenadiers. La Réforme de S^{te} Thérèse ne fit que se développer en notre pays : il n'y avait pas moins de quatre provinces régulières avant les désastres de la Terreur.

Le fondateur du Carmel réformé en Belgique, le P. Thomas de Jésus, fut un homme d'une réelle valeur. Il donna à notre Ordre une forte impulsion. Un autre fils du Carmel réformé, dont la vie ne fut qu'une succession de prodiges, le V. P. Dominique de Jésus-Marie, vint en Belgique recueillir le dernier soupir de l'Archiduc Albert et reconforter dans cette cruelle épreuve, l'infante Isabelle.

La Révolution française fut particulièrement désastreuse pour nous.

L'orage passé, le Carmel se releva dès 1830. On avait pu sauver, durant la tourmente, les couvents de Gand, de Bruges et d'Ypres. En 1859 les fils de S^{te} Thérèse réapparaissent à Bruxelles, puis à Liège qu'ils quitteront en 1877 pour desservir l'antique pèlerinage de N. D. de Chèvremont, puis à Soignies. Deux provinciaux gouvernent l'Ordre en Belgique.

Vous n'avez pas oublié, Mesdames et Messieurs, quels hommes le Carmel donna au pays. Permettez-moi de vous rappeler le T. R. P. Berthold-Ignace, ancien économiste du Séminaire de Bonne-Espérance, le R. P. Raphael, un théologien doublé d'un poète, et surtout celui que tous les Bruxellois ont aimé comme un apôtre, un père et un saint, le T. R. P. Etienne. Prêtres et fidèles, jeunes gens, élèves alors de l'Institut S^t Louis, vous avez si souvent admiré cette âme de vrai fils de S^{te} Thérèse, au cœur large, à la parole onctueuse. Que d'âmes ont retrouvé la foi et la paix

à ses pieds, au confessionnal, près de sa chaire, ou dans des entretiens charmants. Un des nôtres, enfant de la ville de Gand, occupe à Rome dans la prélatrice romaine et dans les congrégations du S^t Office et de la Propagande l'un des postes de confiance : c'est Mgr Denis Steyaert, archevêque de Damas, ancien supérieur de Bruxelles, ancien provincial de Belgique, ancien vicaire-général de tout l'Ordre.

Pour clôturer cette nomenclature, permettez-moi de vous rappeler que l'un des nôtres, ancien général de l'Ordre, siège dans les conseils de la Papauté et est Préfet de la Propagande : vous avez reconnu Son Eminence le Cardinal Gotti.

Notre Ordre, Mesdames et Messieurs, n'a pas moins d'opportunité aujourd'hui que jadis.

Vous souvient-il de cette question qui fit couler des flots d'encre, l'Américanisme. Pourquoi l'Eglise a-t-elle condamné cette erreur? Parce qu'elle faisait table rase de tout ce qu'elle avait baptisé du nom dédaigneux de vertus passives et qui voulait dire vie intérieure, vie contemplative. Cette erreur survit encore dans certains milieux catholiques, et il importe de la déraciner.

Les nécessités sociales modernes, déterminent, je le veux bien, une poussée d'apostolat plus extérieur. Les œuvres se multiplient, se matérialisent. Il y a cependant un écueil : c'est qu'à force de se dépenser à l'extérieur on oublie un peu sa propre âme. La vie apostolique, la vie dans les œuvres n'est durable, que si elle est appuyée sur la grâce que nous obtient une prière incessante.

Un grand homme d'état dont vous ne récusez pas l'autorité, Donoso Cortès l'a écrit le 21 juillet

1849 : « Pour moi l'idéal de la vie c'est la vie monastique. Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent : et que si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières. Si nous pouvions pénétrer dans les secrets de Dieu et de l'histoire, je tiens pour certain que nous serions saisis d'admiration devant les prodigieux effets de la prière même dans les choses humaines. Pour que la société soit en repos, il faut qu'il y ait un certain équilibre, que Dieu seul connaît, entre les prières et les actions, entre la vie contemplative et la vie active. Je crois, tant ma conviction sur ce point est forte, que, s'il y avait une seule heure d'un seul jour où la terre n'envoyât aucune prière au ciel, ce jour et cette heure seraient le dernier jour et la dernière heure de l'univers. » (Corr. œuv. ; t. II, p. 124.)

Travailler à cet équilibre dont parle le grand penseur, c'est là notre mission. C'est là le but et l'opportunité sociale de l'œuvre de S^{te} Thérèse.

Mesdames et Messieurs, ma tâche est terminée. Ai-je réussi à vous convaincre que notre Ordre a sa place spéciale dans les milices de la grande armée catholique? J'ose l'espérer.

Quand S^{te} Thérèse allait mourir, une parole sortit de ses lèvres qui exprimait d'un trait le but et le mobile de sa vie : Je meurs fille de l'Église catholique.

Mesdames et Messieurs, l'avenir paraît parfois sombre. Les tentatives de l'éternel ennemi des âmes se manifestent en des lois de proscription contre les défenseurs de l'Église. Vous savez ce qui s'est passé en France, et c'est nous qui, toujours, sommes frappés les premiers.

En Belgique nous avons confiance. Les Carmélites et les Carmes continueront à prier, à souffrir, à se dévouer pour le salut de notre chère et bien-aimée Patrie. Mais nous comptons sur vous, Mesdames et Messieurs, nous comptons sur votre foi et sur votre dévouement, pour qu'à notre dernière heure, nous puissions recueillir deux suprêmes consolations : celle de mourir fils de l'Église catholique... et celle aussi de mourir fils de la catholique Belgique.

DU MÊME AUTEUR :

Le mariage et la femme (2^e mille) . . . fr. 0,60
S'adresser à l'éditeur.

La volonté chez la femme chrétienne . . . fr. 0,60
S'adresser à l'éditeur.

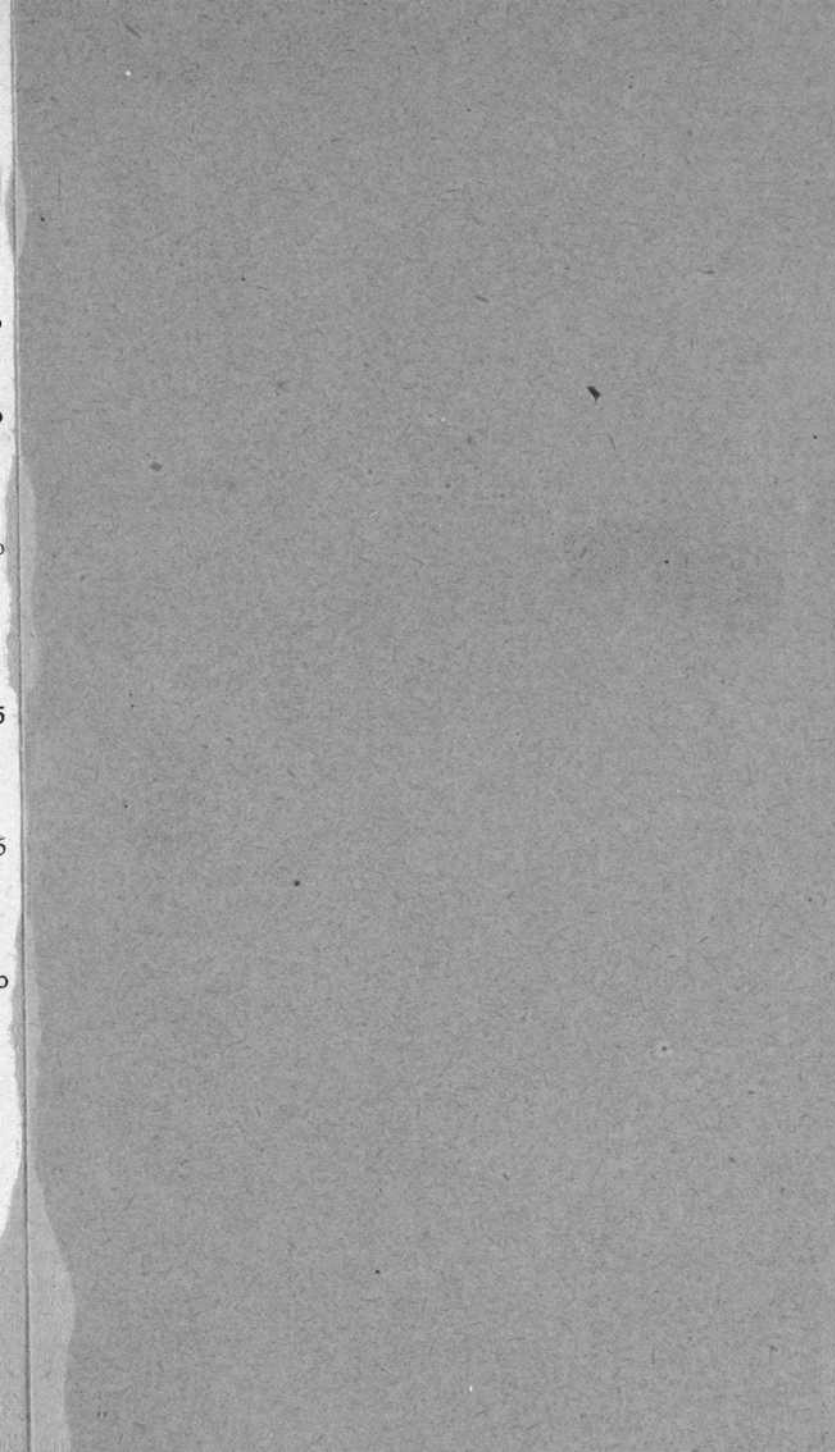
Règle, organisation et cérémonial du Tiers-Ordre de N. D. du Mont-Carmel et de S^{te} Thérèse. fr. 0,80
S'adresser à l'auteur : Avenue de la Toison d'or, 46, Bruxelles.

Manuel de Piété, à l'usage des tertiaires de N. D. du Mont-Carmel broché fr. 2,25
Même adresse que ci-dessus.

L'œuvre de S^{te} Thérèse ou le Carmel réformé, sa fondation, son opportunité religieuse et sociale. fr. 0,25
Chez l'éditeur.

Aux hommes de bonne foi. — Notre-Dame de Lourdes fr. 0,50
Chez l'éditeur.





MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFIA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús

Número.....	2369	Ptas.
Estante.....	117	
Tabla.....	7	

23

34